

LÉO FERRÉ

«C'est bon d'être maudit!»

A 70 ans, Léo Ferré présente un spectacle exclusivement consacré aux poètes français et ne redoute plus la télévision.



Léo Ferré: la voix des poètes

Geneve Press

— Les poètes que vous interprétez sont morts. Les aurait-on mieux connus s'ils avaient vécu aujourd'hui?

— Certainement. Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, qui sont les plus grands poètes français, s'ils avaient eu de la voix et s'il y avait eu des moyens de les enregistrer, on ne les appellerait pas des poètes, mais des chanteurs aujourd'hui. Des chanteurs de variétés.

— Comme vous, en somme?

— Voilà.

— Ça vous paraît correct que l'on vous appelle «chanteur de variétés»?

— Mais non, mais pas du tout. Certains ont du talent, c'est vrai, mais il y en a qui chantent des conneries; c'est pas moi, ça.

— Et les poètes contemporains, ne vous intéressent-ils pas?

— Quand un poète est mort depuis cent ans et qu'on en parle encore, ça veut dire que c'est un grand poète. Les contemporains, c'est difficile à dire... Les artistes ne sont pas nombreux, les vrais artistes comme ces trois-là, Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, qui ont eu une vie terrible.

— Baudelaire est mort paralysé et misérable, Verlaine drogué, Rimbaud seul et malade... Faut-il être maudit pour être poète?

— Sûrement. Mais c'est une qualité d'être maudit. Il y a des gens qui doivent envier les maudits.

— C'est votre cas?

— Parfois, oui.

— Faites-vous encore peur?

— Mais c'est une erreur d'avoir peur de moi! Il est vrai que je dis les choses d'une manière virulente, mais enfin, c'est toujours plein d'affection, plein d'amour. D'ailleurs, ceux qui ont peur, c'est toujours des... sous-machins. Le pouvoir existe, mais c'est surtout le sous-pouvoir qui peut avoir peur! Peur surtout — l'expression n'est pas très littéraire — peur de se mouiller avec moi. Mais peur de moi, non, ce serait une erreur. J'ai jamais été moche avec personne. ■

(Propos recueillis par André Klopmann)

Genève. Grand-Casino. Lundi 4, 20 h 30.

— Vous venez de chanter au Japon. Est-on sensible, là-bas, à la poésie française?

— Oui, vraiment. Ça n'a rien à voir avec par exemple l'Italie (où Ferré vit, réd.). Les Italiens sont en retard. Les Japonais, eux, qui ne parlent pourtant pas le français, ils étaient, je ne sais pas... comme pris par la musique, pris aussi dans une sorte d'admiration tranquille et affectueuse.

— Quelle est votre image, là-bas?

— Chanteur français.

— Et votre militantisme, votre discours anarchiste, passent-ils bien?

— Je pense qu'ils connaissent cela aussi. Pas tous les Japonais, mais ceux qui sont venus. J'ai donné neuf concerts dans des salles combles.

— Pourquoi avoir attendu près de quarante ans avant de consacrer un spectacle entier consacré aux poètes?

— C'est tout simple, j'avais peur d'être interrompu, que les gens me demandent d'anciennes chansons au lieu d'apprécier ce spectacle-là...

— Mais ça peut toujours arriver. A moins que vous ayez pris de la bouteille?

— Comment ça, si j'ai pris de la bouteille... C'est une expression suisse, ça? Moi, je ne prends pas de bouteille, j'ai 20 ans! Non, en fait, j'avais vraiment peur que les gens m'interrompent pour me demander mes propres chansons et c'est tout à fait par hasard que j'ai essayé, d'abord en Avignon, puis à Paris, au Théâtre Libertaire, de ne chanter que les grands poètes. Et les gens ont compris que c'est comme un tour de chant. Qu'ils peuvent apprendre les poètes comme ils peuvent les prendre. J'en suis heureux pour les poètes. Parce que vous savez, la poésie ne se lit pas, ne se lit plus. La musique, elle, elle apporte la poésie dans l'oreille des gens.

— La poésie vous paraît-elle incomplète sans l'apport de la musique?

— Je ne dirais pas qu'elle est incomplète, mais comme elle n'est pas lue... A l'école, les poètes, on les connaissait pas trop. On connaît les poètes à la Sorbonne, quand on fait une année sur Verlaine, par exemple, ou sur Mallarmé. Et encore! Les gens qui lisent les poètes sont des gens qui les étudient d'une façon universitaire, parce qu'ils sont obligés de le faire. Autrement, on lit deux ou trois poésies et puis on ferme le livre. On va regarder la télévision.

— Parlons-en, de la télévision. Vous étiez l'autre jour chez Jacques Martin. C'était stupéfiant. Ferré l'amar chez Jacques Martin!

— Vous savez, on me demande peu. Avant, je ne voulais pas faire d'émissions de télévision. Mais j'avais tort! J'ai donc appelé moi-même Martin, et Drucker aussi, mais c'était pour aider un producteur-distributeur de disques qui avait été foutu à la porte de chez RCA, où il était PDG, parce que la compagnie a été vendue à Ariola. Une maison allemande avec des capitaux américains. Alors pour le soutenir, j'ai fait de la télé; j'ai fait de la publicité et de l'information... et puis je me suis rendu compte que de ne pas l'avoir fait avant, c'était regrettable! Je recommencerais à chaque fois que j'aurai à dire que j'ai fait quelque chose.